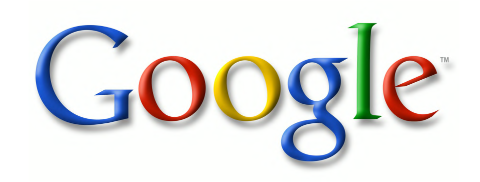

Google


HN 6I6P 9
Don Quichotte

VIE ET AVENTURES

DE

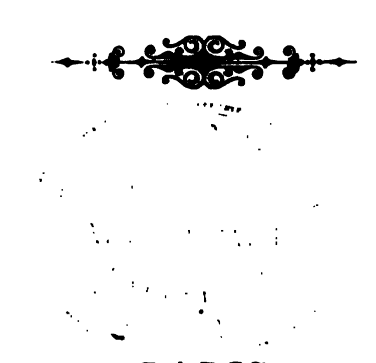
L'INGÉNIEUX CHEVALIER

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE

RÉCITS

ILLUSTRÉS DE SEPT CHROMOLITHOGRAPHIES



PARIS

W. HINRICHSEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

40, RUE DES SAINTS-PÈRES

M DCCC LXXXIII


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY


C. Franz

VIE ET AVENTURES

DE

L'INGÉNIEUX CHEVALIER

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE

Sous le beau ciel d'Espagne, dans un petit bourg de la Manche, vivait naguère un pauvre gentilhomme appelé Quixana. Une gouvernante, qui avait dépassé la quarantaine, une nièce, qui ne comptait pas encore vingt ans, et un valet, composaient toute sa maison.

Quixana frisait la cinquantaine; il était de complexion robuste, maigre de visage, sec de corps, fort matineux et grand chasseur.

Dans ses moments de loisir, c'est-à-dire à peu près toute l'année, notre gentilhomme se livrait si passionnément à la lecture des livres de chevalerie, qu'il en oubliait l'exercice de la chasse et l'administration de ses modestes immeubles. Il vendit même plusieurs pièces de bonnes terres pour acheter ces sortes d'ouvrages qui finirent par encombrer la plus grande chambre de sa maison. Il donnait à ces livres les jours et la majeure partie des nuits; si bien qu'à force de toujours lire et de dormir à peine, son cerveau se dessécha et qu'il y laissa les trois quarts de sa raison.

Lorsqu'il visitait le curé ou le barbier du village, c'était pour les en-

tretenir de ses chers livres de chevalerie et pour discuter longuement avec ses interlocuteurs, s'ils ne partageaient pas ses admirations et ses enthousiasmes. L'imagination troublée par tant de lectures et remplie de tout leur fatras, il ne rêvait qu'enchantements, tournois, querelles, défis, combats singuliers, merveilles, et autres extravagances semblables.

Enfin, sa cervelle étant tout à fait à l'envers, il en vint à former le bizarre projet que voici : Il se persuada qu'il devait se faire chevalier errant et s'en aller de par le monde, avec son cheval et ses armes, chercher les aventures, défendre les opprimés, redresser les torts et affronter sans faiblesse tous les dangers qu'il pourrait rencontrer.

Plein de ces chevaleresques idées qui n'appartenaient plus au temps où il vivait, il songea à passer du désir à l'action. Son premier soin fut de sortir de la poussière les pièces d'une vieille armure qui, couverte de moisissure et rongée par la rouille, gisait oubliée dans un coin de sa maison. Il les nettoya et les rajusta de son mieux ; mais grand fut son désappointement quand au lieu du heaume complet il constata qu'il ne restait plus que le morion. Son industrie y suppléa, et avec du carton il parvint à fabriquer une espèce de demi-salade qui, emboîtée avec le morion, avait l'apparence d'une salade entière.

Cela fait, notre pauvre gentilhomme alla visiter sa monture qui n'avait que la peau sur les os, mais qui lui sembla plus robuste et plus fière d'aspect que Bucéphale, le célèbre cheval d'Alexandre. Après avoir passé quatre jours à chercher le nom qu'il donnerait à son cheval, il choisit celui de ROSSINANTE, qu'il trouva sonore, significatif et digne du rôle glorieux qu'il lui destinait dans ses aventures.

Après avoir réfléchi pendant huit autres jours au nom qu'il prendrait lui-même, il décida qu'il s'appellerait DON QUICHOTTE DE LA MANCHE, persuadé qu'en ajoutant à son nom le nom de sa province, il illustrerait

cette dernière en la faisant participer à la gloire qu'il brûlait d'acquérir.

Quant à la dame ou à la princesse au nom de qui tout bon chevalier doit combattre, il se rappela avoir remarqué, en chassant, une robuste paysanne du village du Toboso ; il la choisit pour dame de ses pensées et la dénomma Dulcinée du Toboso, nom, à son avis, aussi éclatant que ceux arrêtés pour son cheval et pour lui-même.

Ces préliminaires accomplis, notre héros ne voulut pas différer plus longtemps l'exécution de son projet. Sans se confier à âme qui vive, sans prendre congé de sa gouvernante, de sa nièce, de ses amis le curé et le barbier, et sans être vu de personne, un matin, au petit jour, il s'arme de pied en cap, enfourche gravement Rossinante, et, lance au poing, rondache au bras, heaume en tête, le voici hors de sa maison et en pleine campagne.

Il commençait à cheminer, lorsqu'il songea que, n'étant point armé chevalier, les règlements de cette noble profession lui interdisaient d'entrer en lice avec aucun chevalier et qu'il ne pouvait porter aucune devise sur son écu, avant d'en avoir gagné une par sa valeur. Ses hésitations durèrent peu, car, pour ne point revenir sur ses pas, il résolut de se faire armer chevalier par le premier voyageur qu'il rencontrerait : il avait vu des exemples de cette pratique dans ses livres de chevalerie.

Il chevaucha tout le jour. Au coucher du soleil, son cheval et lui, demi-morts de faim et de fatigue, pouvaient à peine se soutenir. En regardant de tous côtés afin de découvrir un abri où il pût prendre avec Rossinante un peu de repos et de nourriture, il aperçut, non loin du chemin qu'il suivait, une auberge isolée. Sur le seuil de la porte, au moment où il arrivait, se tenaient deux robustes filles qui allaient à Séville en compagnie de muletiers et qui s'étaient arrêtées là pour y passer la nuit.

L'esprit troublé par ses lectures, notre aventurier prit cette misérable

hôtellerie pour un château avec ses tourelles, ses fossés, son pont-levis, et les deux filles, pour deux nobles damoiselles folâtrant devant la porte du castel. Obsédé par cette idée, il leur adressa courtoisement la parole et les appela « damoiselles », ce qui les étonna fort et les fit éclater de rire.

Sur ces entrefaites survint l'hôtelier, homme d'un respectable embonpoint et par cela même très pacifique. Notre héros le prit pour le gouverneur du château et le salua du titre de « seigneur châtelain ».

Après être descendu de sa monture et après avoir recommandé Rossinante à l'hôtelier, Don Quichotte, qui depuis douze heures était à jeun, s'assit à une table dressée devant la porte de l'hôtellerie et se mit à manger un morceau de poisson mal cuit et mal dessalé accompagné d'un pain moisi et sec comme le bois de sa lance. Pendant qu'il se restaurait tant bien que mal, il se rappela qu'il n'était point armé chevalier.

Tourmenté par ce souvenir, il abrège son maigre repas, appelle l'hôtelier, l'emmène dans l'écurie, verrouille soigneusement la porte et, se jetant à deux genoux devant lui, le supplie de l'armer chevalier.

L'hôtelier, qui était un rusé compère, et qui, dès l'arrivée de Don Quichotte, s'était aperçu que son hôte avait la tête quelque peu fêlée, lui promit ce qu'il demandait si instamment et se prêta à toutes ses folies chevaleresques de l'air le plus convaincu du monde. Notre compère, en l'absence d'une chapelle, l'engagea à faire la veille des armes dans la cour du château, où le lendemain, dès la petite pointe du jour, s'achèverait la cérémonie usitée.

Sans plus tarder, Don Quichotte descendit dans la basse-cour de l'hôtellerie, rassembla les pièces de son armure et les posa sur une auge qui était près du puits ; après quoi, la rondache au bras et la lance au poing, il se mit à passer et à repasser devant l'abreuvoir, d'un air calme et fier tout ensemble. Un des muletiers logés dans l'hôtellerie, voulant faire boire ses

bêtes, s'apprêtait à débarrasser l'abreuvoir des armes qui l'encombraient. A cette vue, Don Quichotte saisit sa lance à deux mains et en déchargea un tel coup sur la tête du muletier, qu'il l'étendit à ses pieds dans un piteux état. Un autre muletier, ignorant ce qui venait de se passer et voulant aussi faire boire ses mules, eut le même sort. Aux cris des blessés, leurs camarades accoururent, ramassèrent des pierres et les firent pleuvoir dru sur Don Quichotte qui s'en garantissait de son mieux avec sa rondache. L'hôtelier, qui eut grand'peine à rétablir l'ordre et qui commençait à trouver peu divertissantes les excentricités de son hôte, résolut, pour y mettre un terme, de lui conférer sans retard le titre de chevalier. Il alla querir au plus vite les deux nobles damoiselles, prit le livre où il inscrivait la paille et l'orge qu'il délivrait aux muletiers, l'ouvrit gravement et se mit à marmotter quelques paroles comme s'il eût débité une dévote oraison. Un petit garçon portant un bout de chandelle éclairait la scène. Il donna ensuite à notre héros un coup de sa propre épée sur la nuque, un autre sur l'épaule et invita une de ces dames à lui ceindre l'épée, ce dont elle s'acquitta avec beaucoup d'aisance.

Cette cérémonie achevée, Don Quichotte s'empressa de seller Rossinante et quitta l'hôtellerie, ravi d'être armé chevalier.

Toutefois, comme l'hôtelier le lui avait conseillé, il résolut de retourner chez lui pour se munir d'argent, de linge, et surtout pour se procurer un écuyer, emploi qu'il destinait à Sancho Pança, son voisin, pauvre laboureur chargé de famille.

Notre nouveau chevalier ne devait pourtant pas regagner son foyer sans quelque nouvel encombre. Une heure avant d'arriver au village, il rencontra une troupe de marchands montés et armés. Il leur barra le chemin et les somma de confesser que sa Dulcinée était la plus belle dame du monde, sinon qu'il leur faudrait se mesurer avec lui et combattre à ou-

trance. Mais les marchands se moquant de cet appel et de ces menaces, Don Quichotte se précipitait sur eux la lance au poing, lorsque Rossinante s'abattit et s'en fut au loin rouler avec son maître. Un muletier de la suite des marchands courut sur notre héros, lui arracha sa lance qu'il mit en pièces, et avec le tronçon le plus solide il l'accabla de tant de coups que, malgré sa cuirasse, il le broyait comme blé sous la meule. Enfin le muletier se lassa, et les marchands reprirent leur route.

Le malheureux chevalier, roué de coups, ne pouvait remuer ni bras ni jambes et serait resté indéfiniment sur le bord du chemin, si le hasard n'avait amené de son côté un laboureur de son village, qui revenait de porter une charge de blé au moulin. Cet homme le reconnut, le releva non sans peine et le plaça sur son âne. Ramassant ensuite les armes et jusqu'aux tronçons de la lance, il attacha le tout sur le dos de Rossinante qu'il prit par la bride, puis il poussa l'âne devant lui, arriva au village vers la fin du jour et rendit le chevalier à sa gouvernante et à sa nièce que son absence avait jetées dans un grand trouble. On porta notre chevalier dans son lit. Pendant qu'il se rétablissait peu à peu, les siens, suivant les conseils du curé, brûlèrent tous les romans qui avaient fait perdre la tête au pauvre blessé et firent murer la porte du cabinet aux livres.

Lorsque Don Quichotte put se lever, il voulut aller visiter sa bibliothèque. Comme il en cherchait inutilement l'entrée, la gouvernante lui raconta qu'un malin enchanteur, son ennemi, monté sur un dragon, était venu pendant la nuit et qu'il avait fait disparaître et les livres et la chambre qui les renfermait. La nièce et la gouvernante espéraient que la folie de Don Quichotte n'étant plus alimentée par la lecture d'aucun roman de chevalerie disparaîtrait aussi d'elle-même. Leur erreur était grande, car déjà Don Quichotte s'arrangeait secrètement avec Sancho Pança qui s'était laissé tenter par la promesse du gouvernement d'une

île à conquérir. Le titre de gouverneur avait si bien fasciné notre crédule laboureur, qu'il résolut de planter là femme et enfants, pour suivre notre chevalier en qualité d'écuyer. Il sella son âne, remplit son bissac de provisions, prit sa gourde et partit un soir avec le chevalier, sans dire adieu à sa famille. Ils cheminèrent toute la nuit avec tant de hâte, qu'au point du jour ils n'eurent plus à craindre d'être rejoints, quand même on se fût mis à leur poursuite. Assis sur son âne, ne perdant point de vue son bissac et sa gourde, Sancho se prélassait majestueusement, impatient de gouverner l'île que son maître lui avait promise.

Ils marchaient depuis quelque temps, lorsqu'ils découvrirent au loin dans la campagne plusieurs moulins à vent dont les longues ailes battaient l'air comme des bras de géants. Dans son imagination troublée, Don Quichotte prit ces ailes de moulins pour des bras de géants l'invitant ironiquement au combat. Il le dit à Sancho qui cherchait vainement à le détromper en lui affirmant que ces bras n'étaient autres que des ailes de moulins que le vent faisait tourner.

« Ce sont là de vrais géants, répliqua Don Quichotte à son écuyer. Va, poltron, va te mettre en oraison quelque part pendant que je leur livrerai un inégal, mais terrible combat. »

Aussitôt il donne de l'éperon à Rossinante et se précipite, couvert de son écu et la lance en arrêt, contre le plus proche des moulins qu'il prenait pour un descendant du fameux géant Briarée. Mais comme il en transperçait l'aile d'un coup formidable, le vent la fit tourner avec tant de force, qu'elle mit la lance en pièces, emportant cheval et cavalier, qui s'en allèrent rouler dans la poussière.

A la vue de son maître et de Rossinante renversés, Sancho, que la frayeur avait fait s'agenouiller près de son âne, interrompit sa fervente oraison et courut leur porter les premiers secours. Don Quichotte, aussi



liberté inespérée, se donnait à cœur joie du bien d'autrui. L'âne sellé, Sancho releva Rossinante, et, après des efforts inouïs, parvint à placer Don Quichotte en travers sur la bête, puis, ayant attaché Rossinante à la queue du grison, il le prit par le licou et, tout en poussant de piteuses exclamations que lui arrachaient ses reins endoloris, il se dirigea du côté qu'il crut être le grand chemin.

Ils allaient ainsi depuis une heure, lorsque la fortune, qui leur devenait moins contraire, les mena près d'une hôtellerie que Don Quichotte ne manqua pas de prendre pour un château. Sancho, sans répondre, en franchit le seuil avec ce qu'il remorquait derrière lui : âne, cheval et cavalier.

En voyant un homme placé en travers sur un âne, l'hôtelier demanda ce qui lui était advenu. Sancho répondit que ce n'était rien, mais que son maître, ayant dégringolé du haut d'une roche, avait les côtes tant soit peu meurtries. L'hôtelière s'empressa de couvrir d'emplâtres notre héros.

Pendant la nuit, Don Quichotte se prépara un baume merveilleux, composé de vin, d'huile d'olive, de sel et de romarin, qu'il se hâta d'avaler. Ce baume, qui agissait plutôt comme vomitif que comme calmant, provoqua une telle transpiration que le lendemain notre héros se sentait tout dispos. Le pauvre Sancho, au contraire, qui avait, lui aussi, englouti une forte dose du mélange, avait tant vomi pendant la nuit, qu'il se croyait empoisonné et arrivé à sa dernière heure. Malgré sa faiblesse et son abattement il lui fallut procéder au départ.

Dès que le maître et l'écuyer furent en selle, l'hôtelier s'avança pour recevoir le montant de la dépense que ses deux hôtes avaient faite chez lui. Don Quichotte ne voulut point entendre parler d'écot, traita l'hôtelier d'insolent, de mauvais gargotier, et, éperonnant Rossinante, il gagna du champ sans regarder si son écuyer le suivait. L'hôtelier s'en prit alors à

Sancho. Sancho répondit qu'il ne payerait pas plus que son maître, parce qu'étant écuyer de chevalier errant il devait jouir du même privilège.

La mauvaise étoile de Sancho voulut que, parmi les gens présents, se trouvassent quelques drapiers de Ségovie, des merciers de Cordoue et deux marchands forains de Séville, lesquels, poussés d'un même esprit, descendirent notre écuyer de son âne, pendant que l'un d'eux allait chercher une couverture. Ils y jetèrent le pauvre Sancho, et passèrent dans la basse-cour qui n'avait d'autre toit que le ciel. Chacun alors saisissant un coin de la couverture, ils se mirent à faire sauter et ressauter Sancho dans les airs. La lassitude seule les fit renoncer à cet exercice. Alors, enveloppant l'inoffensif écuyer dans sa casaque, ils le remirent charitablement où ils l'avaient pris, c'est-à-dire sur son âne. Sancho sortit enchanté de n'avoir rien payé, si ce n'est aux dépens de ses épaules, ses cautions ordinaires. A peine dehors, il s'aperçut que son bissac lui manquait, dans son trouble il l'avait oublié à l'hôtel : le bissac était resté pour l'écot.

Quelques jours après cette aventure, Don Quichotte et son écuyer cheminaient en devisant paisiblement, lorsqu'ils aperçurent au loin une poussière épaisse que le vent chassait de leur côté. Cette poussière était soulevée par deux troupeaux de moutons qui s'avançaient vers la colline sur laquelle se tenaient nos observateurs. Le chevalier crut aussitôt voir deux armées qui marchaient l'une contre l'autre. Il prenait le bêlement des brebis pour des cris de guerre, et voulait prêter son appui à l'un des deux camps, sûr que sa présence y porterait la victoire. Plus Sancho le détournait de ce projet, plus le chevalier sentait croître en lui le désir de l'exécuter. N'y pouvant résister plus longtemps, il donne de l'éperon à Rossinante, et, la lance en arrêt, se précipite dans la plaine avec la rapidité de la foudre. Il se jette au milieu du troupeau de brebis, appelant

tel et tel chevalier par son nom et se met à larder de tous côtés, avec autant d'ardeur et de rage que s'il avait eu affaire à ses plus mortels ennemis. Les bergers, las de crier au chevalier de s'arrêter, dénouèrent leurs frondes et le saluèrent d'une grêle de cailloux plus gros que le poing avec une telle diligence, qu'une pierre n'attendait pas l'autre. Une de ces pierres finit par l'atteindre et lui renfonça deux côtes dans le corps. Au moment où, se rappelant son baume, il portait la burette à ses lèvres et se disposait à boire quelques gouttes de la généreuse liqueur, un nouveau caillou brisait la fiole dans sa main, lui écrasait deux doigts et lui emportait ses trois dernières dents. Ces deux chocs s'étaient succédé si vite et si violemment que Don Quichotte en fut désarçonné et tomba à terre, où il demeura sans mouvement. Les pâtres, croyant l'avoir tué, s'éloignèrent précipitamment avec leurs moutons.

Sancho, qui n'avait point quitté la colline, en descendit lorsqu'il vit son maître à terre et les bergers partis. Don Quichotte attribua sa disgrâce au perfide Freston qui, pour lui faire pièce et obscurcir sa gloire, avait changé les escadrons de chevaliers en troupeaux de moutons.

Quelques heures s'écoulèrent avant que notre héros lapidé pût se remettre en selle avec l'aide de son écuyer. Le bissac si malheureusement oublié par Sancho dans l'hôtellerie leur faisait grand défaut, non seulement à cause des provisions, mais encore à cause du linge qu'il contenait et qui, en ce moment, aurait été si utile au chevalier.

Pour comble de disgrâce, la nuit vint les surprendre avant qu'ils eussent trouvé où se mettre à couvert. Malgré l'obscurité, ils allaient toujours devant eux lorsqu'ils aperçurent à quelque distance plusieurs lumières qui paraissaient autant d'étoiles mouvantes. Don Quichotte eut un moment d'inquiétude en voyant que les lumières venaient droit sur eux. Sancho oubliait sa faim, tant il avait peur ; ses dents claquaient

comme s'il eût eu la fièvre, une sueur froide couvrait son visage, il allait s'évanouir. A mesure que les lumières avançaient, ils distinguaient un grand nombre d'hommes vêtus de blanc, montés sur des chevaux, portant des torches et accompagnant une litière tendue de noir. Don Quichotte, qui avait retrouvé son sang-froid, marcha droit sur ce mystérieux cortège et demanda à l'un des cavaliers qui il était, où il allait, et ce que l'on portait sur le brancard. La réponse n'ayant pas été satisfaisante, le cavalier fut désarçonné, puis un autre, puis encore un autre. La terreur se mit parmi les gens du cortège qui se débandèrent et s'enfuirent dans toutes les directions. Don Quichotte vit alors qu'il n'avait eu affaire qu'à de paisibles moines qui conduisaient le corps d'un gentilhomme dans une sépulture de famille et qui psalmodiaient tout le long du chemin. Le convoi laissé en repos se reforma et put reprendre sa route. Pendant la débandade, le rusé Sancho n'avait pas perdu son temps; il avait dévalisé un mulet chargé de vivres que les moines menaient avec eux. Il fit de sa casaque une sorte de sac qu'il chargea sur son âne, après l'avoir bourré de tout ce qu'il y put faire entrer. Le prudent écuyer rayonnait : il avait assuré pour plusieurs jours les repas de la communauté.

A quelque temps de là, nos deux aventuriers s'avançaient dans un endroit découvert. Tout en écoutant Sancho qui lui parlait de son île, Don Quichotte aperçut à l'horizon un cavalier qui portait sur sa tête un objet brillant comme de l'or. Cet objet, pensa-t-il aussitôt, ne pouvait être que l'armet de Mambrin qu'il avait juré de se procurer. Et pourtant l'homme que chaque pas rapprochait de notre chevalier était un pauvre diable de barbier qui, monté sur un âne gris, allait faire une saignée et une barbe dans le village voisin du bourg où il avait sa boutique. La pluie l'ayant surpris en route, il avait mis son plat à barbe

sur sa tête pour garantir son chapeau, et comme le plat à barbe était de cuivre tout battant neuf, on le voyait reluire d'une demi-lieue. Mais pour Don Quichotte le barbier-chirurgien était un chevalier monté sur un cheval gris pommelé, avec un armet d'or sur sa tête, car il accommodait tout à ses visions. Il courut donc sur lui bride abattue et la lance en arrêt, résolu à le percer de part en part.

En voyant fondre sur lui cette espèce de fantôme, le barbier, afin d'esquiver la rencontre, se laissa choir à terre d'où il ne tarda pas à se relever, arpentant la plaine avec plus de vitesse qu'un chevreuil, et sans nul souci de son âne et du bassin. Sur l'ordre de son maître, et non sans en rire sous cape, le malicieux Sancho ramassa le précieux armet; puis, opérant un échange qu'il convoitait, il ajusta le harnais du barbier sur son âne qui lui en parut une fois plus beau et meilleur de moitié.

Après d'autres événements plus ou moins fâcheux, Don Quichotte et son écuyer étaient arrivés jusqu'au cœur de la montagne Noire, et dans l'endroit le plus désert. Ils s'y arrêtèrent, l'écuyer pour y manger tout son soûl, car les provisions ne faisaient heureusement pas défaut, le chevalier, pour y faire pénitence et rêver tout à son aise à la dame de ses pensées, à l'incomparable Dulcinée du Toboso. Ils vivaient depuis quelques jours dans ce lieu désolé, lorsque Don Quichotte chargea Sancho d'aller au village du Toboso porter de sa part une lettre à sa chère Dulcinée. Le pauvre Sancho, dont l'âne avait été volé dans la montagne Noire, enfourcha Rossinante et partit pour remplir son message, emportant la bénédiction de son maître qu'il ne put quitter qu'en sanglotant.

A la sortie de la montagne, l'écuyer s'engageait sur le chemin du Toboso et le jour suivant il revoyait l'hôtellerie où il avait été si cruellement berné. Au moment où il se demandait s'il remettrait le pied dans cette hôtellerie de malheur, deux hommes en sortaient qui reconnurent

Rossinante et le cavalier. Sancho de son côté reconnaissait en ces survenants le curé et le barbier de son village. Ils lui demandèrent où il avait laissé son maître, dont ils étaient très inquiets et qu'ils cherchaient par monts et par vaux. Sancho leur apprit que le chevalier était au beau milieu de la montagne Noire, parmi les rochers, où il s'était imposé une rude pénitence. Cette nouvelle affligea vivement le curé et le barbier qui résolurent de soustraire Don Quichotte à ce martyre inutile, et de le ramener dans sa maison qu'il n'aurait jamais dû quitter. Ils se concertèrent ensuite sur les moyens de mener à bonne fin leur projet; le curé proposa un plan dont la réussite lui semblait certaine, car il était conforme au caractère de Don Quichotte. D'après ce plan le barbier devait s'habiller en noble damoiselle dont le curé serait l'écuyer. Travestis de la sorte, ils se rendraient près du chevalier pénitent. La belle châtelaine lui dirait, en l'abordant, que la renommée du héros de la Manche était arrivée jusque dans son manoir et qu'elle venait des régions les plus lointaines, au nom de l'incomparable Dulcinée du Toboso, le supplier de lui prêter le secours de son bras vaillant contre les poursuites d'ennemis acharnés à la perdre. Elle lui demanderait en outre comme grâce insigne de ne lever son voile que lorsqu'il lui aurait fait rendre justice et qu'elle serait rentrée en possession de ses domaines.

D'accord sur le mérite de l'invention, tous deux se mirent incontinent à l'œuvre. Ils empruntèrent à l'hôtesse une jupe de femme et des coiffes dont le barbier s'affubla; quant au curé, il se fit avec une queue de vache une barbe qui lui descendait jusqu'à la ceinture.

Sûrs d'être méconnaissables sous ce travestissement, ils reprirent leur route, guidés par Sancho qui leur raconta ce qui était advenu au chevalier.

Le lendemain ils s'engageaient dans les défilés de la montagne Noire

et Sancho leur fit remarquer l'endroit où commençaient les branches de genêt qu'il avait semées d'après le conseil de son maître, afin de ne point s'égarer au retour. Quelques heures plus tard, nos trois personnages rejoignaient le chevalier dans sa Thébaïde.

Tout arriva ainsi qu'il avait été prévu. Le curé et le barbier, le premier en écuyer, le second en châtelaine, remplirent très adroitement et très heureusement leur rôle. Don Quichotte promit son bras et son épée, accorda à la belle persécutée qui l'implorait la faveur de garder son voile baissé et ne fit aucune difficulté pour les suivre.

Chacun se remit en selle, et, sans qu'il survînt aucun événement fâcheux, la petite troupe s'arrêtait de nouveau, et avec notre héros cette fois, devant cette fameuse hôtellerie devenue la terreur de Sancho Pança. L'hôtelier les reçut à bras ouverts, un lit fut dressé pour Don Quichotte dans le galetas qu'il avait déjà occupé, et notre héros alla se coucher aussitôt, car il n'avait pas le corps en meilleur état que l'esprit.

Vers le milieu de la nuit un grand bruit troubla le repos des gens de l'hôtellerie. Don Quichotte, qui pendant son sommeil se croyait aux prises avec le géant qu'il allait combattre, s'était levé tout endormi et, brandissant son épée, frappait à droite et à gauche en proférant force menaces. Par malheur, ses coups étaient tombés sur des outres suspendues à la muraille, et le vin ruisselait sur le plancher. Lorsque l'hôtelier, que les cris du chevalier avaient réveillé, vit tout ce dégât, il entra dans une telle fureur que, s'élançant sur Don Quichotte les poings fermés, il aurait promptement mis fin à sa bataille contre le géant, si les témoins de cette lutte imaginaire ne l'eussent vigoureusement retenu.

Pour mettre un terme à de nouvelles extravagances, et pour réintégrer plus sûrement Don Quichotte dans sa maison, où l'on espérait remonter l'imagination détraquée de l'infortuné chevalier, un marché fut conclu

avec le conducteur d'une charrette à bœufs qui passait là fort à propos. Avec de grands bâtons entrelacés on construisit une espèce de cage, assez haute et assez large pour qu'un homme y pût tenir passablement à l'aise; puis plusieurs personnes de l'hôtellerie, après avoir pris des déguisements divers selon l'avis du curé qui conduisait l'affaire, entrèrent en silence dans le galetas où Don Quichotte dormait profondément. On profita de son sommeil pour lui lier les pieds et les mains, et lorsqu'il s'éveilla il ne put que s'étonner de sa situation et de l'étrangeté des figures qui l'environnaient. Dans l'impossibilité de faire aucun mouvement, il se figura qu'il avait affaire à des fantômes, habitants d'un castel enchanté, et qu'il était enchanté lui-même. Tout alla pour le mieux, comme l'avait prévu le curé, auteur de ce stratagème.

Après six jours de marche, le char qui portait la cage dans laquelle notre héros était enfermé s'arrêtait devant la maison de Don Quichotte qui se croyait toujours enchanté. Le curé, le barbier et Sancho ne l'avaient pas quitté, sans compter l'illustre Rossinante qui, pendant tout le trajet, n'avait pas témoigné moins de patience que son maître.

Quelques instants plus tard, la nièce et la gouvernante déshabillaient et étendaient dans son antique lit à ramages l'infortuné chevalier qui les regardait tour à tour avec des yeux hagards, sans parvenir à les reconnaître et à se reconnaître lui-même.

Grâce aux soins que lui prodiguèrent sans relâche ces deux femmes dévouées, Don Quichotte recouvra quelques forces; il put même se lever chaque jour et s'asseoir dans un grand fauteuil qui avait été disposé pour lui près de la fenêtre. Mais si le corps se rétablissait graduellement, il n'en était pas de même de l'esprit du pauvre chevalier qui demeurait toujours aussi détraqué et aussi rempli de billevesées que par le passé. Le curé, le barbier, la nièce et la gouvernante craignaient qu'il ne leur

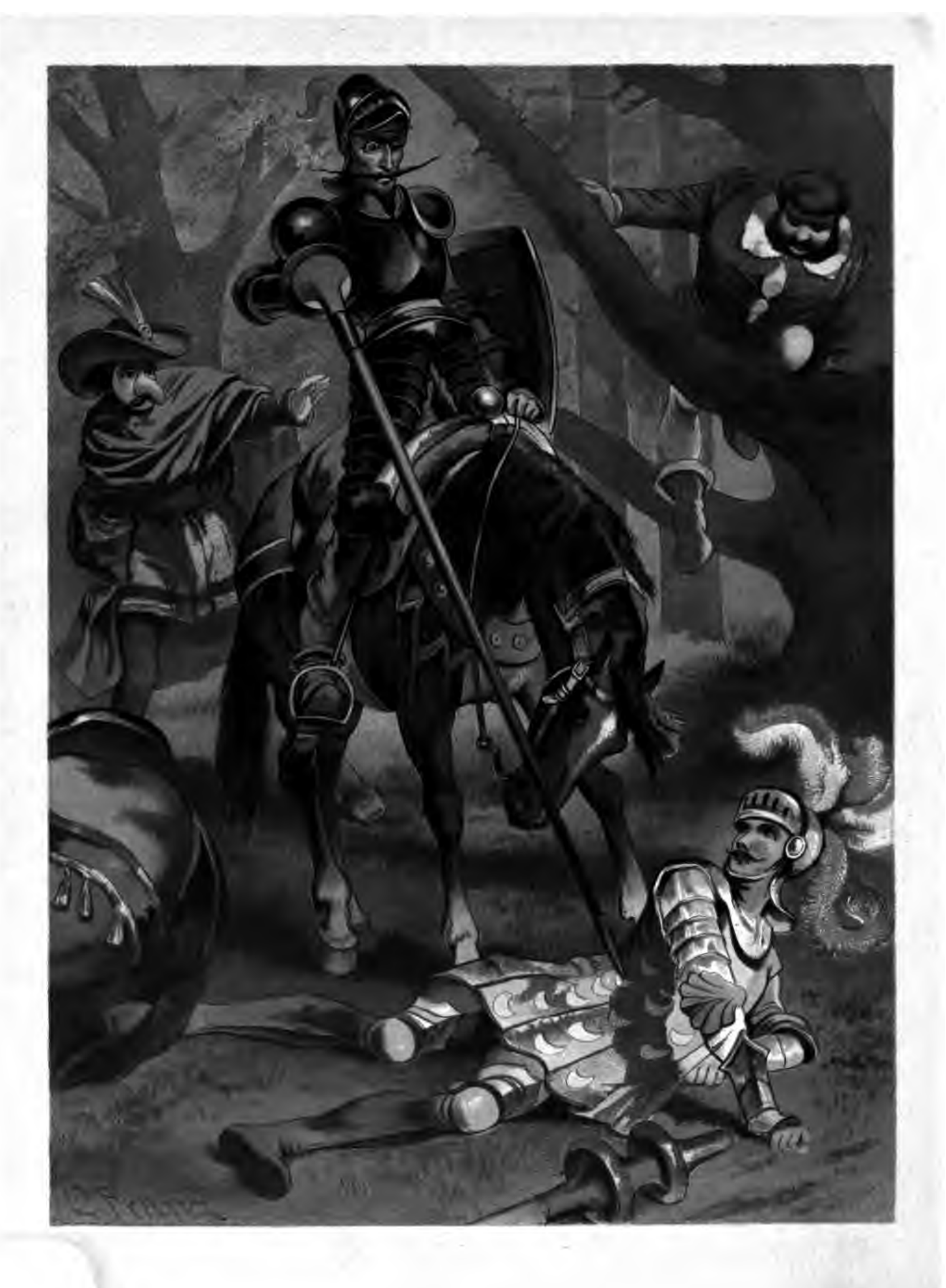
échappât encore dès qu'il aurait achevé sa convalescence. L'heure de la nouvelle sortie tant redoutée était plus proche qu'ils ne le pensaient.

Le curé comptait parmi ses meilleurs amis un jeune étudiant, le bachelier Samson Carrasco qu'il avait présenté à Don Quichotte pendant sa convalescence. Le chevalier avait éprouvé dès l'abord une vive sympathie pour ce visiteur qui, au lieu de le blâmer, avait encouragé sa passion pour les aventures de grand chemin; bien plus, le jeune bachelier l'avait engagé à reprendre sans délai la vie de chevalier errant.

En agissant ainsi, Samson Carrasco n'avait qu'un but, guérir le chevalier moralement, comme il venait de l'être au physique. Il ne lui fallut pas beaucoup d'efforts pour persuader Don Quichotte, car il était devenu son oracle. La nièce et la gouvernante, qui attendaient toute autre chose des conseils de Samson Carrasco, le chargèrent de malédictions lorsqu'elles apprirent de quelle façon il se comportait avec le chevalier convalescent. Leur emportement était bien excusable, car elles ignoraient les bonnes intentions du bachelier et le louable but qu'il poursuivait.

Pourvus de tout ce qui leur parut nécessaire, Sancho ayant embrassé sa femme, et Don Quichotte sa nièce et sa gouvernante, nos deux incorrigibles coureurs d'aventures tournèrent, un beau soir, le dos à leur village, le chevalier sur Rossinante, et l'écuyer sur son cher grison qu'il avait miraculeusement retrouvé dans la montagne Noire. En trottinant, l'écuyer regardait avec attendrissement le bissac posé délicatement devant lui et bourré de provisions de bouche; sa gourde lui battait amicalement le flanc et une bourse rondelette se prélassait dans la poche la plus résistante de son haut-de-chausse.

Un soir, n'ayant vu aucune hôtellerie sur leur chemin et craignant qu'il n'en existât pas dans les environs, ils prirent le parti d'attendre l'aube sous un bosquet de grands arbres. Ils s'arrêtèrent dans ce



bossu au milieu, parsemé de verrues, d'une couleur violacée comme celle des mûres, et descendait deux doigts plus bas que la bouche.

Don Quichotte examinait aussi son adversaire qui avait déjà le casque en tête et la visière baissée, de façon qu'il ne put le voir au visage; il remarqua seulement qu'il était robuste, quoique de moyenne taille; que par-dessus son armure il portait une casaque de brocart d'or, constellée d'un grand nombre de petites lunes ou miroirs d'argent et que son casque était surmonté de plumes jaunes, vertes et blanches.

Sancho, que le nez démesuré de l'écuyer glaçait d'épouvante, grimpa, pour échapper à cette vue terrifiante, sur la maîtresse branche d'un chêne où il commença à reprendre ses esprits.

Pendant ce temps, Don Quichotte et le chevalier des Miroirs — car c'était le nom que portait celui qui allait se mesurer avec lui — prenaient le champ nécessaire et, la lance en arrêt, se ruaient l'un sur l'autre, de toute la vitesse de leurs montures. Don Quichotte, qui croyait que son adversaire allait tomber sur lui comme la foudre, enfonça vigoureusement l'éperon dans les flancs de Rossinante qui prit le galop pour la première fois de sa vie, tandis que le coursier du chevalier des Miroirs s'arrêtait soudain à moitié chemin, sans vouloir avancer davantage. Notre héros, emporté par l'ardent Rossinante, heurta si violemment le chevalier des Miroirs, qu'il lui fit vider les arçons et le coucha par terre, tout étourdi de la chute et à demi privé de connaissance. Le vainqueur mit aussitôt sa lance sur le vaincu en lui criant : « Chevalier, si vous tenez à conserver la vie, avouez que vous n'avez point terrassé Don Quichotte de la Manche. » Le chevalier des Miroirs en fit l'aveu d'une voix faible.

Don Quichotte mit pied à terre pour porter secours à son adversaire humilié et Sancho descendit du chêne afin d'aider l'écuyer, qui n'avait plus son nez monstrueux, à remettre son maître en selle.

Le chevalier des Miroirs et son écuyer s'éloignèrent lentement, suivis par les regards de Don Quichotte et de Sancho. Enfin ce dernier s'écria : « Que je sois pendu haut et court si votre chevalier n'est pas le bachelier Samson Carrasco et si son écuyer n'est pas mon compère et voisin Thomas Cécial. » Don Quichotte, que cette ressemblance avait aussi frappé, l'attribua aux perfides enchanteurs qui continuaient à le poursuivre.

Et cependant Sancho ne se trompait pas ; le chevalier des Miroirs et son écuyer étaient bien, l'un, Samson Carrasco, l'autre, le compère Thomas qui, pour n'être pas reconnu, s'était mis un faux nez. Le bachelier, qui s'était équipé pour provoquer Don Quichotte en combat singulier et le vaincre, voulait, pour prix de sa victoire, lui imposer la condition de retourner dans son village et de n'en point sortir avant un délai de deux ans. Le sort des armes lui fut contraire, et empêcha la réalisation d'un plan qui n'avait été conçu que pour guérir notre héros de sa folie.

Don Quichotte et Sancho avaient repris leur route pensant : l'un à la victoire qu'ils venaient de remporter, l'autre au gouvernement de son île, lorsqu'ils furent rejoints par un cavalier monté sur une belle jument gris pommelé. Ce cavalier portait un caban de drap vert bordé de velours fauve ; un cimeterre moresque soutenu par un baudrier vert et or pendait à sa ceinture. C'était un gentilhomme fort affable, qui prit plaisir à converser avec notre chevalier et qui l'invita à venir passer quelque temps dans le château qu'il possédait. Don Quichotte allait répondre, mais il en fut empêché par la vue d'un char surmonté de bannières aux armes royales. Dès que le char aux banderoles fut proche, Don Quichotte barra le passage au gardien assis sur le devant de la voiture et au conducteur monté sur une des mules. Il leur demanda ce que portait le chariot et ce que signifiaient les banderoles qui flottaient autour. Le gardien répliqua que le chariot lui appartenait et qu'il transportait dans deux cages

un lion et une lionne envoyés par le gouverneur d'Oran au roi d'Espagne. « Nous allons voir, répliqua notre trop bouillant chevalier, si tes lions sont plus forts que Don Quichotte de la Manche. Fais-les sortir de leur cage, je veux, au milieu de cette campagne, provoquer et vaincre tes animaux que tu dis si forts et si féroces. »

Sancho, le gardien, le conducteur du chariot, l'homme au caban vert lui-même, eurent beau supplier Don Quichotte de ne point s'exposer à un pareil danger, celui-ci ne voulut rien entendre. De guerre lasse et voyant l'inutilité de ses représentations, l'homme au caban vert prit le parti de s'éloigner avec Sancho et le muletier qui pressèrent le pas de leurs montures pour se mettre à l'abri des terribles conséquences qu'ils prévoyaient.

Quand tout le monde fut éloigné, le gardien des lions fit une dernière tentative; mais devant l'impossibilité où il se trouvait de résister plus longtemps sans s'attirer la colère de notre héros qui avait mis Rossinante à l'écart et qui s'était campé intrépidement devant le chariot, il ouvrit à deux battants la première cage où se tenait le lion mâle, lequel parut d'une grandeur démesurée et d'un redoutable aspect. La première chose que fit le roi de la gent animale fut de s'étendre tout de son long, en allongeant ses pattes et faisant jouer ses griffes, puis il avança la tête hors de sa cage, regarda de tous côtés avec deux yeux rouges comme du sang, bâilla paresseusement et alla se recoucher au fond de la cage avec la plus grande insouciance. Le gardien se refusa énergiquement à le faire sortir à coups de fouet ainsi que le demandait Don Quichotte, car il avait peur d'être déchiré le premier. Il pensait, et non sans raison, que le chevalier devait se contenter de la preuve qu'il venait de donner de son courage. L'illustre héros de la Manche n'insista plus, la cage fut refermée et ceux qui s'étaient prudemment enfuis revinrent pleins d'admi-



fait reconnaître. Mélisandre, pour rejoindre son époux, se laisse glisser du balcon, Don Galiferos la reçoit dans ses bras, la place en croupe derrière lui, et le généreux coursier les emporte rapidement loin de Saragosse. Mais, ô malheur, on s'aperçoit de l'évasion de Mélisandre, l'alarme est donnée dans la ville. Les Mores furieux se mettent à la poursuite des deux époux ; les trompettes et les clairons sonnent. Je crains bien qu'on ne les rattrape et que les Mores ne ramènent les malheureux époux attachés à la queue de leurs chevaux ! »

Don Quichotte, comme réveillé par ces paroles, voyant ces Mores nombreux et entendant ce tapage, crut qu'il était temps de secourir les fugitifs. « Il ne sera pas dit, s'écria-t-il, que, moi vivant et présent, on aura fait violence à un si loyal chevalier que Don Galiferos. Arrêtez, canaille méprisable, ou vous aurez affaire à Don Quichotte de la Manche ! »

Ce disant, il tire son épée, d'un bond atteint le théâtre, tombe sur la foule des Mores avec fureur, pourfendant tous ceux qu'il rencontre sous sa main. Les cris de maître Pierre ne l'arrêtent point; il frappe tant qu'il croit voir des ennemis, si bien qu'en moins d'un *credo* il ne restait sur le parquet que des débris de chrétiens et d'infidèles. Turbans et têtes de Mores gisaient pêle-mêle au milieu de bras et de jambes désarticulés. Sancho, maître Pierre et l'hôtelier, qui étaient parvenus à désarmer notre héros, lui firent comprendre que ceux qu'il prenait pour des Mores n'étaient que d'innocents bonshommes de bois ou de carton peint. « C'est encore un tour de mes maudits enchanteurs, répliqua notre chevalier; mais consolez-vous, maître Pierre, je vous indemniserai de la perte de vos petits personnages. » La tempête apaisée, toute la compagnie soupa aux dépens de Don Quichotte. Notre chevalier, qui avait donné à maître Pierre la valeur de ses marionnettes, fit payer largement l'hôtelier



notre chevalier, et comme ils connaissaient la première partie de son histoire, ils le traitaient selon sa fantaisie, ne le contredisaient en rien et surtout observaient le cérémonial de la chevalerie errante. Les discours de Don Quichotte, les propos de Sancho amusaient beaucoup le duc et la duchesse qui chaque jour concertaient ensemble quelques mystifications dans le genre chevaleresque pour ne point heurter la crédulité de leurs hôtes.

Entre autres divertissements le duc et la duchesse imaginèrent, dans une chasse au sanglier à laquelle prenaient part le chevalier et son écuyer, de faire apparaître sur un char l'enchanteur Merlin qui annonça que l'incomparable Dulcinée du Toboso avait été changée en une vulgaire et grossière paysanne par les maléfices du méchant Freston; le charme ne sera rompu, ajouta le bon Merlin, que lorsque Sancho Pança se sera appliqué sur les reins trois mille trois cents vigoureux coups de fouet. Après bien des hésitations, Sancho ne consentit à la torture demandée que lorsqu'il lui fut dit qu'il s'appliquerait lui-même les coups de fouet et que le jour en était laissé à son choix. Dès qu'il apprit un consentement qui assurait le désenchantement de sa Dulcinée, Don Quichotte alla se jeter au cou de son écuyer qu'il ne se lassait pas de serrer dans ses bras, à la grande joie des assistants.

Le duc avait un maître d'hôtel d'un esprit inventif. C'était ce jovial majordome qui avait disposé tout l'appareil de la scène qui précède et où il avait rempli lui-même le personnage de Merlin. Sur les instances de ses maîtres, il en imagina une autre plus amusante encore. Un après-midi, on informa Don Quichotte qu'il y avait à accomplir dans une contrée lointaine une action capable d'illustrer à elle seule le chevalier qui aurait le courage de l'entreprendre. Il s'agissait d'aller aux confins de l'Asie, par les airs, porter aide et protection à une noble femme qu'un enchanteur

poursuivait de ses maléfices. Si l'illustre chevalier des Lions consent à partir, l'enchanteur Merlin lui enverra un animal paisible que l'on dirige à l'aide d'une cheville de bois plantée dans le front, mais qui parcourt l'espace avec tant de vitesse qu'on le dirait emporté par le diable en personne. Le plus merveilleux, lui dit-on, c'est que ce cheval ne boit pas, ne mange pas, ne dort pas, et son amble est si doux que le cavalier qui le monte peut porter à la main une tasse pleine d'eau sans en perdre une goutte. Ce cheval a un nom significatif, car il s'appelle Chevillard le Léger.

Don Quichotte, en apprenant qu'il y avait une opprimée à secourir, consentit à ce lointain voyage ; de son côté Sancho, après quelques hésitations, finit par y souscrire. Le soir même on voyait arriver le merveilleux Chevillard. Lorsque nos deux héros, par trop crédules, furent assis sur le cheval de bois, on couvrit leurs yeux d'un épais bandeau, afin d'éviter les vertiges que leur occasionnerait l'élévation extraordinaire de la route aérienne qu'ils allaient parcourir, et Don Quichotte commença à tourner la cheville à l'aide de laquelle on gouvernait le cheval. On leur souhaita un bon voyage, puis le duc, la duchesse et les autres assistants se turent d'un commun accord, quoique chacun eût grand'peine à maîtriser son envie de rire. Au bout de quelques instants, quatre hommes éventèrent les voyageurs avec de grands soufflets, pour leur faire croire qu'ils étaient dans les airs, à une très grande hauteur. En sentant cette bise lui fouetter le visage, Sancho se cramponna en tremblant à son maître qui lui dit qu'ils étaient arrivés dans la région moyenne de l'air, où se forment la grêle, les vents et la foudre. « Si nous montons toujours, ajoutait-il, nous atteindrons la région du feu. » A peine avait-il achevé ces mots, qu'on leur chauffait le visage avec des étoupes enflammées que l'on promenait devant eux au bout d'un long roseau.

Le duc, la duchesse et leur compagnie ne perdaient rien du plaisant dialogue de Don Quichotte et de son écuyer. Enfin, pour clore dignement une aventure si adroitement conduite, ils firent mettre le feu à un paquet d'étoupe placé sous la queue de Chevillard, dont l'intérieur était rempli de fusées et de pétards. Le cheval fut lancé en l'air au milieu d'un bruit épouvantable, renversant sur l'herbe ses deux cavaliers à demi roussis. Au même moment, les nombreux assistants s'étendaient à terre comme évanouis. Don Quichotte et Sancho, en se relevant, s'empressèrent de se débarrasser du bandeau qui leur masquait la vue et furent stupéfaits de se revoir dans le même endroit et d'y rencontrer tant de gens couchés sans mouvement. Leur surprise s'accrut encore lorsqu'ils aperçurent une lance fichée en terre et d'où pendait, retenu par deux cordons de soie verte, un parchemin revêtu de la signature du grand enchanteur Merlin et annonçant à nos deux voyageurs que le fait seul d'avoir entrepris sans hésitation la périlleuse traversée qui leur avait été demandée constituait une action d'éclat qui passerait à la postérité la plus reculée.

Nos héros s'approchèrent alors du duc et de la duchesse qui parurent sortir d'un profond sommeil et qui, après avoir lu la pancarte, se jetèrent au cou de Don Quichotte et le proclamèrent le plus grand des chevaliers. La compagnie se releva aussi et les félicita à son tour.

Le duc, qui n'ignorait pas les désirs ambitieux de Sancho, lui dit un matin de se préparer à partir afin d'aller prendre possession de son gouvernement, où il était impatiemment attendu par ses vassaux. Sancho s'inclina, puis, costumé en magistrat, avec un long manteau de camelot fauve, la tête couverte d'une toque de même couleur, monté sur un mulet magnifiquement caparaçonné, il quitta le château, accompagné d'une suite nombreuse, et arriva bientôt dans un bourg populeux, qui était un des meilleurs de la dépendance du duc. On lui dit que c'était l'île

Barataria. Après avoir été reçu par les notables et conduit à la cathédrale, on lui présenta les clefs et on l'installa comme gouverneur de l'île Barataria.

De l'église, il fut mené dans la salle d'audience, où, suivant la coutume, il s'assit comme juge souverain. Au même instant on vit entrer deux hommes, l'un vêtu en paysan, l'autre qu'aux ciseaux suspendus à sa ceinture on reconnut pour un tailleur. Après avoir salué Sancho jusqu'à terre, le tailleur raconta que le paysan était venu dans sa boutique avec un coupon de drap, et qu'il lui avait demandé s'il y avait assez d'étoffe pour faire un chaperon. « Je mesurai l'étoffe, continua le tailleur, et lui répondis qu'elle suffisait amplement. Alors le paysan, s'imaginant sans doute que j'avais envie de lui voler une partie de son drap, me dit de bien regarder s'il n'y avait pas de quoi faire deux chaperons. Je devinai sa pensée et je lui répondis que oui; mais lui me demanda si l'on ne pourrait pas en faire davantage; je répondis affirmativement, et il fut convenu entre nous que je lui en livrerais cinq; maintenant que la besogne est achevée, il me refuse mon salaire et veut me faire payer son drap, ou que je le lui rende. — Tout cela est-il, vrai? » demanda Sancho au paysan. Celui-ci tout en reconnaissant la vérité de cette déposition, pria le seigneur juge de se faire représenter les chaperons confectionnés par le tailleur. « Les voici, » repartit ce dernier qui, sortant la main qu'il tenait cachée sous son manteau, montra au bout de ses cinq doigts cinq petits chaperons et jura qu'il ne lui était rien resté de l'étoffe reçue. L'auditoire se prit à rire à la vue des chaperons grands comme des champignons. Après s'être recueilli un instant, Sancho prononça cette mémorable sentence : « Le paysan perdra son drap, et le tailleur sa façon. Que les chapeaux soient livrés aux prisonniers, et qu'il ne soit plus question de cette affaire. »

Le septième jour de son gouvernement, Sancho venait de se coucher, lorsqu'il entendit de grandes rumeurs auxquelles se mêlait le son du

tocsin. Plein d'épouvante, il court pieds nus et en chemise à la porte de sa chambre. Au même instant des gens armés d'épées et portant des torches se précipitent dans les corridors en criant : « Aux armes ! Seigneur gouverneur, les ennemis sont dans l'île et nous sommes perdus si votre valeur et votre prudence nous font défaut. » De mauvais plaisants lui attachèrent deux boucliers, l'un sur la poitrine, l'autre sur le dos, mirent une lance dans sa main et le prièrent de les mener au combat. Mais dès les premiers pas il trébucha et tomba si lourdement qu'il crut s'être mis en pièces. Il demeura sur le sol, semblable à une tortue sous sa carapace. Les impitoyables railleurs éteignirent leurs torches et passèrent et repassèrent sur lui un grand nombre de fois. Le pauvre Sancho entendit enfin crier : « Victoire, monsieur le gouverneur, les ennemis sont en fuite. » Le malheureux fut enfin relevé et transporté évanoui dans son lit. Lorsqu'il revint à lui, il ne voulut rester dans l'île à aucun prix, sella son âne en silence, demanda un peu d'orge pour son grison, un morceau de pain et de fromage pour lui-même et tourna le dos à l'île Barataria.

Pendant que ces événements se passaient dans l'île Barataria, Don Quichotte regrettait de mener une vie si oisive et si contraire à la chevalerie. Lorsque son écuyer vint le rejoindre au château, il résolut de partir et demanda congé à Leurs Excellences. Ce ne fut pas sans manifester un grand déplaisir que le duc y consentit.

Don Quichotte voulut se mettre en route de grand matin. Au lever du soleil, il apparut tout armé dans la cour du château, dont les galeries et les fenêtres étaient garnies de curieux. Sancho était sur son grison avec sa valise et son bissac, le cœur joyeux, car, à l'insu du chevalier, le majordome du duc lui avait remis deux cents écus d'or. Don Quichotte s'inclina avec grâce sur ses arçons pour saluer tous les assistants, puis, tournant bride, il sortit du château et se dirigea vers Barcelone.







